

Hacène Hirèche, *Blessures et résiliences*

Paris, L'Harmattan, 2022, 170 p., 18 €

Mustapha Harzoune

DANS **HOMMES & MIGRATIONS 2023/3 n° 1342**, PAGES 213 À 214

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

DOI 10.4000/hommesmigrations.15923

Date de mise en ligne : 24/10/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2023-3-page-213?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Hacène Hirèche, *Blessures et résiliences*

Paris, L'Harmattan, 2022, 170 p., 18 €

Mustapha Harzoune



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/15923>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.15923](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.15923)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2023

Pagination : 213-214

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Hacène Hirèche, *Blessures et résiliences* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1342 | 2023, mis en ligne le 01 juillet 2023, consulté le 12 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/15923> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.15923>

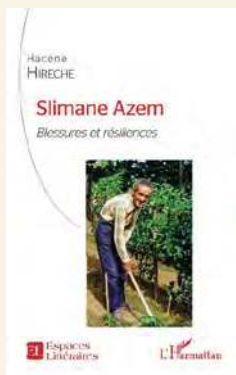
Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

t'arrive en route » : l'histoire, les traumatismes, les « gros-câlins ou les gnons » s'impriment sur plusieurs générations, dégoulinent « sans gêne », rappelant *La Fiancée d'Odessa* d'Edgardo Cozarinski (Actes Sud, 2002). Et les mots ! qui « consolident toujours les liens », font « famille, beaucoup plus solidement que le sang et la filiation biologique ». « On est tous conçus par procréation littérairement assistée » dit Abraham, et sa « Promesse de l'aube [est] celle qui invite toujours à se réinventer ». ■

M. H.

Blessures et résiliences

Hacène Hirèche, Paris,
L'Harmattan, 2022, 170 p., 18 €



Dense, pluridisciplinaire, roborative, l'étude de Hirèche – lui-même historienne de la lutte pour les droits culturels amazighs et les libertés publiques en Algérie – s'applique à souligner la modernité, notamment culturelle, du poète kabyle (1918-1983). L'auteur passe la vie et l'œuvre de Slimane Azem au tamis de sa pratique en PNL (programmation neuro-linguistique) et de sa « subjectivité » pour en éclairer ce « paradoxe » : « tirer sa révérence pour revenir en force, s'éteindre tout en rayonnant, faire triompher ses droits tout en ayant tout perdu ». Ce paradoxe serait le legs du « poète thérapeute », le viatique universel de la « pensée azémienne » déjà constituée d'une conscience

écologique, de mesure en politique et d'une éthique de la sobriété – le mot n'était pas alors à la mode.

Slimane Azem n'a fréquenté l'école que quatre années et est devenu poète, chanteur, fabuliste, moraliste, sociologue, philosophe ; il a tenu la chronique de près de 50 ans d'histoire politique, sociale, culturelle, économique de la France (via l'immigration), de l'Algérie et même, *dixit* l'auteur, du monde. Son « intelligence intuitive et émotionnelle exceptionnelle » lui aurait permis de capter une multitude d'informations sensorielles. Il faut ajouter que, doté d'une mémoire phénoménale, Slimane Azem a aussi nourri son intelligence du monde du militantisme au sein du Parti populaire Algérien – dès son arrivée en France – et de ses lectures.

Le spécialiste en PNL évoque le village, les paysages, le groupe d'appartenance, les valeurs et les rituels et, en premier lieu, la langue kabyle, pour camper « la géographie intérieure », la « syntaxe culturelle et émotionnelle kabyle » qui ont façonné l'âme et l'esprit du poète. C'est là qu'il situe ce « capital de résilience », hérité de ses pères et de tamazight – la langue kabyle – transmise par une chaîne de poètes kabyles, à commencer par son « mentor », Si Mohand U Mhend (1845 ?-1906). Une chaîne que perpétue aujourd'hui Aït Menguellet. Comme pour se ressourcer, constamment Slimane Azem revient et rappelle à ses auditoires ce capital de valeurs ancestrales qui le fonde et qui les fonde : le sens de la fraternité (*tagmatt*), l'exigence de vérité (*tidett*) et ce qu'être un homme veut dire (*tirugza*), capital qui se décline en générosité, en esprit de rébellion, en ténacité et en... résilience. Et de la résilience, il en fallait au regard des « blessures » infligées à cette génération d'« indigènes », non pas de la république mais de la France coloniale : apartheid colonial, exil, salariat... avec en prime, pour

Slimane Azem, son lot de calomnies et l'interdiction de rentrer au pays.

C'est connu, il fut un poète éducateur, autant par les thèmes abordés que par les genres empruntés au vieux fonds kabyle bien sûr, mais aussi au patrimoine universel (fable, satire, pamphlet, réalisme social, critique politique...). « *Esprit gandhien* », sa plume ne tremble pas quand elle dénonce le sort des immigrés, les censures d'Alger comme les travers des siens. Mais il le fait sans se fourvoyer – et fourvoyer celles et ceux qui l'écoutent – sur les chemins de l'*hubris*, car il refuse les dynamiques mortifères et les idées de vengeance. Pour Hirèche, la chanson « *In'as i Leflani* » (« Dites à un tel/ bon entendeur ») invite à rompre avec le cycle des violences entre militants du Front de libération nationale (FLN) et du Mouvement national algérien (MNA) pour que la spirale de la haine s'interrompe. « *Slimane Azem diffusait la pondération, le sérieux et la douceur. Par petites touches, il a mis en actes une politique d'éducation populaire.* »

Libre, animé de ce vieux « souffle insurrectionnel », il met en garde contre les servitudes volontaires, refusant de se soumettre au pouvoir d'Alger, refusant les inégalités comme les injonctions consuméristes de la société marchande. Aux tartufferies religieuses, il préférerait l'éthique, et plutôt que la dictature d'un seul ou d'un clan, il louait la quête du consensus des vieilles assemblées de village kabyle. Hirèche appuie son exégèse sur le texte azémien, à commencer par la célèbre chanson « *Ffey ay ajrad tamurt-iw* » (« Criquet, quitte mon pays ») qui structure l'étude. Chanson anticoloniale qui, selon l'auteur, aurait pu devenir hymne national.

Et il y a ce qui étonnera. Hirèche montre, texte à l'appui, que Slimane Azem fut un poète visionnaire : il le fut par la défense de la culture et de la langue berbères mais aussi, par sa sensibilité écologique – au

point que les climatologues du GIEC ne renieraient pas ses vers anticipateurs. Par sa « *géographie intérieure* », l'humanité de Slimane Azem se confond avec la nature, et sa critique du mercantilisme exploiteur qui, annonce-t-il, conduit le monde au déclin, résonne avec les débats sur l'avenir de l'agriculture. « *Le legs est intact* » écrit Hirèche, qui rattache Slimane Azem à « *la culture plurielle de la France [...] à l'instar d'un Picasso, ou d'un Césaire* ». ■

M. H.

Slimane Azem, l'impossible retour

Mehenna Mahfoufi, Photos et poèmes inédits, Autoédition, 2020, 284 p., 30 €.



Cet essai résulte d'une enquête minutieuse née des échanges de l'auteur, ethnomusicologue, avec Slimane Azem, rencontré sept fois entre décembre 1981 et décembre 1982, enrichis d'entretiens (avec notamment Ouali, le frère aîné) et d'archives privées et institutionnelles. En introduction, Mehenna Mahfoufi contextualise la vie de l'artiste, né en 1918 à Agouni Gueghrane (Kabylie) et mort le 28 janvier 1983 à Moissac, replaçant sa trajectoire dans l'histoire de la chanson de l'immigration kabyle et dans le cadre algérien des années 1970 où « *chanter en langue kabyle était déjà en soi un acte militant, un*

acte de résistance au déni affiché par ce pouvoir ».

En 1937, Slimane Azem rejoint son frère Ouali en métropole, du côté de Longwy. Il partage alors le sort des exilés kabyles : aciérie, mobilisation, démobilisation, ouvrier au métro parisien, puis dans une usine de raphia à Issy-les-Moulineaux, colporteur, puis Service du travail obligatoire (STO) à Leverkusen...

En 1945, gérant d'un café sis au 29, rue Viala à Paris, celui qui n'est encore qu'un musicien amateur est remarqué par Mohamed El Kamel. Après la sortie en 1948 d'un premier disque en autoédition, 1950 marque son entrée dans la carrière professionnelle : il signe un premier disque chez Pathé Marconi. Slimane Azem chante la condition des immigrés, les illusions et dangers de l'exil, le choc culturel... « *J'ai partagé leur vie, je n'ai pas besoin de demander des renseignements sur leur vie, je les connais. Ma vie c'est la leur et la leur c'est la mienne. J'ai partagé la vie avec eux c'est pour ça qu'avec mon expérience, à partir de tout ce que j'ai vu, de tout ce que j'ai subi, de tout ce que j'ai entendu, j'essaie de conseiller mes compatriotes.* »

Membre du Parti du peuple algérien depuis son arrivée en France, il fait paraître, le 7 avril 1956, sa chanson « *Effey ay ajrad tamurt iw* » (« *Criquets sort de mon pays* ») qui assimile les colons aux criquets dévastateurs. La chanson sera censurée. Un an plus tard, il « *récidive* » avec « *Idher ed waggur* » (« *Le croissant de lune est apparu* »). Pourtant, à l'indépendance, le pouvoir algérien monolithique ne goûte guère la poésie de l'artiste : son retour est impossible et il est interdit d'antenne à partir de juin 1967. Qu'importe, ses chansons entreront dans toutes les familles, notamment parce qu'elles respectaient « *la bienséance de mise dans la société de l'époque* », tout en renouvelant le genre musical.

Mehenna Mahfoufi s'attarde sur un épisode encore sujet

d'interrogations : pourquoi Slimane Azem est-il retourné au village entre janvier 1958 et mars-avril 1960 ? Ce retour fut-il choisi ou contraint par l'armée française ? Et pourquoi a-t-il adapté en kabyle « *le chant des harkis* » et accepté de chanter pour les harkis du village ? Selon Mahfoufi, « *la vie de Slimane était fortement imbriquée à celle de sa famille* », or, sur dénonciation d'un cousin, en raison d'une vieille affaire d'association de moulin qui a capoté en 1950 (relire Alice Zéniter), la famille Azem est condamnée à mort par le Front de libération nationale (FLN). Dès lors, ses frères « *Mohand, Ali et Boujemâa ont été harkis* » et Ouali député « *Algérie française* ». Autre éclairage : au village, Slimane aurait été sous pression, dans un « *contexte de terreur exercée par l'armée française, la population, ne pouvait que s'exécuter* ». Selon trois témoignages ici rapportés, il aurait séjourné au village « *malgré lui* ». Pour l'auteur, Slimane Azem serait resté proche du Mouvement national algérien (MNA) de Messali Hadj. De retour en France, ce serait d'ailleurs la guerre fratricide entre le MNA et le FLN qui l'aurait poussé, « *par crainte* », à s'éloigner des cafés de l'immigration et à se retirer des milieux artistiques. 1964-1965 signe son retour, notamment en se produisant dans les galas « *berbéristes* » organisés par l'Académie berbère (en 1969, 1970 et 1974) ou la coopérative Imedyazen (1975 et 1978). Slimane Azem a traversé quatre décennies de l'histoire artistique et migratoire. Il fut le premier artiste immigré algérien à recevoir un disque d'or en 1970. En 1982, il donne son dernier spectacle à *L'Olympia*.

Mahfoufi esquisse le portrait d'un homme affable, spirituel, qui aime rire, lecteur de La Fontaine, de Fadhma Aït Mansour-Amrouche ou de Jean Giono. Un Slimane Azem qui demande à son hôte d'accepter un apéritif pour pouvoir l'accompagner (sans provoquer les foudres d'Yvonne, sa compagne), qui se